

Jean-Loup Trassard

Eschyle en Mayenne

Soudain pris du regret d'ignorer le grec, et n'ayant assisté à aucune représentation du théâtre d'Eschyle, ni sur la ruine des palais respiré l'air que juste viennent de quitter ses héros (seulement dans ma main le toucher, une fois, des pierres du Parthénon, mais combien forte, encore vivace, l'impression), cet été je reprends, ne lâche plus — en traduction — les sept pièces polies par 2 500 ans, presque, de lecture.

Est-ce le sable terreux du jardin sous mes sandales? tandis que face au soleil dans un fauteuil de bois et toile, par léger vent d'Est, j'ouvre et ferme le livre, les paroles que j'y entends me paraissent, également chaussées de sandales, crissantes du sable où le pied dessine, de la terre que la main égrène.

Les Danaïdes venues des bouches du Nil pour se réfugier en Argos grimpent sur un tertre où sont, blanches près de la mer, quelques statues de dieux. Elles fuient le mariage que cherchent à leur imposer des cousins, fils d'Égyptos, et appellent une tempête contre cet « insolent essaim de mâles » qui les poursuit, si pressé de « monter, malgré la loi qui l'interdit, dans des lits qui les repoussent ». Elles se lamentent, prêtes à déchirer le lin : « Vivante, je me rends à moi-même les honneurs des morts. » Mais leur père, Danaos, qui observait l'horizon, annonce : « J'aperçois un nuage de poussière, muet avant-coureur d'une armée. Des moyeux grincant, entraînant des essieux... » Ici ce sont charrettes de foin, menées au tracteur, dont les pluies récentes ont retardé la récolte, là des cavaliers qu'une fine poussière levée à la fois dissimule et annonce. Ils s'arrêtent, chevaux renâclent, dialogue. Tombent des fleurs de tilleul, sur le tertre peut-être où se serrent les jeunes filles, sur la page.

« Je suis... Pélasgos, chef suprême de ce pays... » « Nous sommes le sang de cette génisse... », suivent des généalogies. « Comme j'ai fait plusieurs métiers, je connais tout le monde », me dit Pierre B. Il faut entendre « dans quelques communes alentour ». Et au sujet de certaine jeune mariée, pour laquelle l'église vient de sonner : « La mère à sa mère, qu'avait pris un Méseux du Pâtis, était même la sœur au scieur de long de La Bigottière. » De Io, par Épaphos, Libye et Danaos, depuis les herbages jusqu'à cet espace de sable qui sépare les suppliantes du groupe déployé des cavaliers et du roi sur son char, se dégage, au fil de six générations, l'assurance de quelque parentèle : « Il me semble bien en effet que d'antiques liens vous rattachent à ce pays. »

Entre une possible colère de Zeus s'il ne secourt pas celles qui se placent sous protection divine et le qu'en-dira-t-on chez les Pélasges s'il risque la guerre pour ces femmes « à la tendre joue brunie au soleil du Nil » (« car le peuple aime à critiquer ses chefs »), le roi choisit d'aider le troupeau des vierges porteuses « de rameaux

frais coupés, enveloppés de laine blanche » contre ceux qui arrivent sur des « *vaisseaux à la solide et sombre carène avec leur nombreuse armée noire* ».

Pélasgos va convaincre le peuple. Les cinquante fils d'Égyptos (« *ces mâles d'une intolérable insolence qui courent sur mes pas avec des clameurs luxurieuses* », dit le chœur) dépêchent un héraut qui saute dans la vase (le fond du golfe, un marécage) et celui-ci menace de traîner les cousines par les cheveux si elles ne courent pas vers l'embarcation. Déjà il porte la main sur les tuniques. Mais Pélasgos l'arrête : « *Crois-tu donc être venu dans une ville de femmes?* » A menaces de guerre, une calme fierté. Le héraut disparu s'enlise un peu sans doute sur le rivage. Préparatifs, que marmonnent donc maintenant les suivantes des Danaïdes? Des hirondelles tendent en travers du jardin les guirlandes que trace leur vol.

Les Perses, ce sont d'abord plusieurs vieillards qui se tiennent debout, à Suse, devant le palais du roi et s'inquiètent de n'avoir point de nouvelles alors que depuis quelques jours « *tout un peuple de cavaliers et d'hommes de pied a quitté le pays* » pour mener la guerre contre Athènes. Une armée « *bardée d'or* » dont le grondement disparut dans la poussière. Et depuis, rien. « *J'appelle un homme qui en revienne, et nul messenger, nul cavalier n'arrive à la capitale de la Perse.* » Silence, chaleur. Seulement les graines des excholzas, fleurs orange, qui explosent sur ma gauche. « *Le regret des hommes remplit les lits de larmes.* » Les femmes se taisent, l'eau dans les cruches de terre. Et puis soudain, le Coryphée, regard interrogeant les lointains : « *Voici un homme qui vient au pas de course et qui paraît bien être un Perse.* » Serait-ce mica dans la campagne, non, quelque lambeau d'armure au soleil, que peut-on distinguer? la lumière est trop forte. Depuis les dalles bleutées de la ville on observe cette course qui ne s'achève pas. Sueur, halètement : « *notre armée tout entière a péri...* » Devant la reine et le chœur ce messenger déploie une défaite navale : « *coques se renversent, et la mer disparaît sous un amas d'épaves et de cadavres sanglants; les rochers du rivage regorgent de morts... Des gémissements mêlés de sanglots s'entendent au large sur la mer jusqu'à l'heure où la sombre face de la nuit...* » Les commandants « *se sont hâtés de fuir en désordre au gré du vent* » et les soldats qui n'avaient pas été tués sont morts de faim, de soif, ou par enlèvement dans les marais. Quelques-uns seulement « *sont rentrés au pays de leur foyer...* ». Lune sur la cour de terre battue, le chien sûrement remue un peu la queue comme lorsque je porte tard le pot pour le lait à la ferme, l'odeur lui suffit, les enfants dorment, une femme dont l'heure dénudait le sein préfère un vaincu terreux et vivant à un vainqueur mort. Mais toutes n'ont pas ce murmure. La nouvelle déjà s'est répandue par les ruelles blanches, de terrasse en terrasse : « *O roi Zeus... tu as plongé les villes de Suse et d'Ecbatane dans un sombre deuil.* » Sanglots légers contre l'angle des murs.

La reine qui est allée quérir des offrandes : « *j'ai refait le chemin du palais jusqu'ici sans char et sans pompe* » à pied sur la brique peut-être que le vent empoussièrera, et chargée ou suivie de servantes qui portent lait, miel, eau, vin, huile, avec des fleurs, pour la tombe de Darius, « *ces hommages que boira la terre* ». Non la poussière de l'orchestra, du cercle où se tient la voix, mais celle qui est dite, écrite. Je me demande quelle variété de fourmis... Afin qu'elle conseille les Perses, le chœur appelle l'ombre du roi des rois : « *lève ton pied chaussé de brodequins safranés...* »

Soleil. Et toujours ce peu de vent d'Est qui décape le ciel. J'attends auprès des fleurs dans le jardin qui s'est ensauvagé. Des bourdons graves s'approchent, besognent, s'éloignent. « *Le sol s'entr'ouvre* » mais « *il n'est pas facile de sortir des Enfers* », dit la voix de l'Achémenide, tout encombrée de barbe, « *Hâte-toi donc, qu'on ne me reproche pas de m'être mis en retard* ».

Sur le récit d'un tel échec, l'ombre commande pour le peuple et le jeune roi une sagesse qui, dans l'Histoire, ne fut pas, semble-t-il, celle de Darius lui-même. Et le caverneux discours que laisse filtrer la terre étonne par sa fin : « *Pour moi je m'en retourne au fond des ténèbres souterraines, et vous, vieillards, adieu. Si malheureux que vous soyez, n'en livrez pas moins votre âme au plaisir que chaque jour apporte : chez les morts la richesse ne sert de rien.* » Sur des chemins intérieurs à la terre l'âme de Darius solitaire redescend — barbe, racines — vers le profond séjour des morts. Dans la lumière, la reine mère court de nouveau vers le palais au toit de cèdre pour y prendre des vêtements à porter vers son fils Xerxès, car, selon le messager, il aurait déchiré sa tunique brodée en assistant (trône d'argent posé sur une colline) à l'écrasement des siens par les terribles vaisseaux grecs.

Paraît Xerxès : « *Ils sont morts ceux qui commandaient mon armée* »... Le chœur : « *Que dis-tu que tu as sauvé? — Ce carquois de flèches. — C'est peu sur beaucoup.* » Ensemble ils marchent vers le palais de Suse : cris, coups lugubres, chant arraché, ongles, douleurs, poils, cheveux, larmes, gémissent, « *terre de Perse foulée par le malheur* », à pas lents.

Sur l'agora de Thèbes, cette petite place, tandis que l'armée d'Argos assiège la ville, Étéocle prévient les hommes que le devin (Tirésias entendrait — ce fut mon rêve d'enfant — le langage des oiseaux) annonce pour la nuit prochaine un assaut des Achéens qui espèrent gagner par surprise.

L'un des messagers envoyés pour épier l'ennemi justement revient annoncer qu'il a vu (mais comment, sans faire hennir les chevaux? rampant au plus ras des cailloux, entre les crânes de brebis, puis les yeux dans quelque buisson acéré?) que « *sept capitaines ont égorgé un taureau sur un bouclier noir et, trempant leurs mains dans le sang de la victime, ils ont juré... de saccager... la ville des Cadméens, ou de périr en arrosant cette terre de leur sang* ».

« *En conséquence, dit-il, choisis les meilleurs chefs qui soient dans la ville et hâte-toi de les poster aux issues des portes; car les soldats d'Argos, armés de pied en cap, s'approchent à cette heure de nos murs; la poussière s'élève, et la plaine est souillée par la blanche écume qui dégoutte des poumons de leurs chevaux.* » Jurons et piétinements, charrettes qui grincent, cuirs qui claquent, cliquetis des fourches : je m'en souviens, nous vivions au milieu des chevaux, mais ici les percherons sont morts maintenant, oubliés presque autant que les chevaux des plus anciennes batailles.

Tandis que les défenseurs se pressent vers les remparts, Étéocle s'étant retiré, le chœur des femmes crie sa peur : « *un flot immense de cavaliers... c'est ce que m'atteste la poussière que je vois monter dans les airs, messenger sans voix mais sincère et vrai. Les plaines de mon pays sont remplies du bruit des sabots qui s'approche, vole et gronde comme un torrent invincible qui bat le flanc des monts* ».

Plaine chauffée par tout l'après-midi, ravins, collines sèches, tiges brillantes, insectes. Que reste-t-il des trois ruisseaux de Thèbes? Je bois du lait qui a la fraî-

cheur de la cuisine, en gardant les yeux au soleil et soleil jusqu'au fond du bol. Près des tours qui protègent les portes, le chœur des femmes ne voit que le ciel mais écoute les bruits qui s'approchent : « *les moyeux des roues ont crié et... les mors... ont résonné dans la bouche des chevaux.* » Étéocle rabroue sévèrement « *cette engeance féminine* », affirmant que ses lamentations vont démoraliser les hommes. « *Ton rôle à toi, c'est de garder le silence et de rester au logis.* » Protectrice chacune de ce silence au coin de l'âtre que ne doit pas atteindre le choc des lances contre les boucliers, ce peu d'air à tenir entre la douceur des paumes et le pli des genoux pour que viennent s'y nourrir les bras qui manient l'araire ou la hache. « *M'as-tu entendu, oui ou non, ou parlé-je à une sourde?* » « *V'zavez la tête dans la baratte, donc?* » disait récemment Henri L. à sa femme et à sa fille qui ne répondaient pas à nos appels. Les inquiètes s'éloignent, continuant à gémir... effroi, brûlé, cendre friable, veuves, cheveux, fumée, « *fruits de toutes espèces jonchent le sol* » et jeunes captives...

Un éclaireur apporte des précisions : il nomme chacun des sept chefs qui doivent attaquer les sept portes de Thèbes et décrit son armure, rapporte ses menaces. Étéocle — de nombreux papillons blancs ne cessent de danser ou se poursuivre au-dessus des fleurs ouvertes du jardin — Étéocle, lui, avec le plus grand calme répond à chacune des vantardises par la mise en place d'un guerrier courageux et sage. A la septième porte, « *roi contre roi, frère contre frère* », il s'oppose lui-même à Polynice qui vient pour lui ravir son trône et c'est en vain que l'on tenterait de l'en détourner.

Je ne verrai pas le combat qui commence. « *Les essieux ont grincé sous la charge... Une grêle de pierres vient de loin frapper les créneaux* », dit le chœur. « *La ville gémit du fond de son sol : ils nous enveloppent* », dit le Coryphée. (Dans les ténèbres de ce sol notre siècle cherche encore des gestes antiques.) C'est comme si la mêlée avait lieu pendant mon sommeil : les torches feront briller des casques, rutiler le sang, le métal sonnera contre la pierre. Juste avant l'aube — je ne me lève pas si tôt, mais sous le soleil qui paraît la brume noie encore les prairies aux bœufs blancs — l'armée d'Argos ayant été battue, sur l'agora de Thèbes bouleversée mais sauve, on apportera les cadavres des deux frères qui, selon la malédiction jetée sur eux par Œdipe, se seront entretués.

Le chœur : « *Quand la poussière du sol aura bu le sang noir et figé du meurtre...* » « *sous leur corps ils auront la richesse sans fond de la terre* ». Puis : « *frappant vos têtes de vos mains, faites retentir ce battement de rames qui accompagne les morts et conduit toujours à travers l'Achéron la nef aux voiles noires...* » D'Antigone et d'Ismène, sœurs « *les plus malheureuses en frères* », les robes de lin s'allongent sur le sol, leurs doigts essuient les joues salies. Quand il est annoncé qu'Étéocle aura une tombe et que Polynice « *sera jeté hors des murs* », « *pour y être déchiré par les chiens* », « *enseveli... par les oiseaux du ciel* », Antigone, on le sait, promet que pour en couvrir le visage de son frère, elle grattera de ses mains la terre.

La veille des foires, puis le matin alors qu'il fait nuit encore, les vaches meuglent beaucoup chez le marchand de bestiaux qui prépare le chargement de son camion. « *Entends-tu la voix de la vierge aux cornes de vache?* » demande Io à Zeus près du rocher où est enchaîné Prométhée. Les bêtes s'affolent, triées avec bâtons et cris. Il y a tant de siècles que nous les faisons saillir, brouter, vêler,

produire du lait, puis disparaître pour laisser la place à leurs filles pareillement brusquées... « *En quelle faute m'as-tu donc surprise pour m'avoir attelée à de tels maux, hélas! et pour exténuier ainsi une infortunée affolée par la crainte du taon qui la poursuit?* » De mon lit — une vague clarté à la fenêtre — j'imagine le camion rouge qui se remplit de vaches n'ayant pas été habituées ensemble, têtes qui se lèvent au-dessus de la masse houleuse. « *Fais-moi connaître aussi le terme de ma course...* » — « *L'ignorer vaut mieux pour toi que le connaître* », répond Prométhée. « Les vaches è mouchant » disons-nous lorsque, pour essayer de quitter les taons, elles courent tout autour des prés à l'ombre des haies, queue en l'air. Io s'enfuit vers « *la terre triangulaire du Nil* ».

Prométhée demeure. « *Les malheurs qu'envoient les dieux ne sauraient s'éviter* », disait Étéocle avant de mourir (mais les pages collent en arrière, semées d'une invisible pluie sucrée qui vole à quelque distance des tilleuls, miellat, que les abeilles, à défaut de pollen, viennent encore sucer).

— « *Je leur ai donné le feu.* » — « *Et maintenant le feu flamboyant est aux mains d'êtres éphémères?* » Lucioles, vers luisants, insectes maçons, affourant le feu de branches, pour marmites, mangeailles, cuisson de terre, coulée de cloches et pour forger des armes jusqu'à fendre peut-être la planète où sont rivés les harnais de Prométhée. Le Titan interroge toujours le ciel (incroyable étoile filante dans la nuit du 11 août, semblable à une comète) : il espère que Zeus finira par être renversé sous un de ses fils « *qui trouvera un feu plus puissant que la foudre* ».

Un autre guetteur, mais « *comme un chien* » celui-là, « *couché... sur le toit des Atrides* », attend le signal enflammé de la prise de Troie par les Achéens. Devant le palais d'Agamemnon, à Argos, des hommes que l'âge n'a pas permis d'emmener au combat, appuyés à leur bâton, s'interrogent sur l'issue de la conquête. La voix qui sort des murs, dans l'ombre, se souvient que les deux rois furent, lors du départ, comparés à deux aigles, « *ces belliqueux mangeurs de lièvres* », mais elle se souvient aussi que pour se concilier Artémis on sacrifia sur l'autel une toute jeune fille, lui ayant arraché « *sa robe teinte de safran* ».

Alors « *de tous côtés la flamme des offrandes tirées du fond du palais s'élève jusqu'au ciel...* », c'est que le guetteur a vu le signe et Clytemnestre qui s'avance : « *Troie est au pouvoir des Argiens...* » Elle explique que de roc en île ses gardes ont transmis le message ainsi qu'elle l'avait prescrit, « *mettant le feu à un monceau de bruyères sèches* » et, visible de loin, « *enfin on voit s'abattre sur le toit des Atrides cette lumière issue de l'Ida* ». Des hulottes ont beaucoup crié dans un arbre devant la maison, cette nuit, je pensais au pressentiment funeste qu'autrefois on n'eût pas manqué d'entendre. La nouvelle a réveillé les femmes d'Argos, tandis qu'à Troie les hommes « *s'installent déjà dans les maisons de la ville prise, enfin délivrés des gelées et des rosées du bivouac* ». Mais n'est-il pas trop tôt pour se réjouir? demande le chœur. « *Je vois venir ici du rivage un héraut ombragé de rameaux d'olivier* », répond le Coryphée. « *J'en ai pour garant la sœur jumelle de la boue, la poussière altérée : ce n'est plus par un langage muet ni par la fumée d'un feu allumé avec le bois des montagnes que je vais apprendre la nouvelle...* »

Le héraut, en effet, confirme : « *sapé la ville de Troie, dévasté son sol, détruit les autels et les temples de ses dieux et anéanti la race entière du pays* ». Une bataille que dit, et rend présente, ce trou dans le masque, bouche ouverte au milieu d'un

cercle de tabliers. Le soldat exprime aussi sa joie de rentrer « *après dix ans d'absence* », de pouvoir être enseveli en mourant dans cette terre argienne tant désirée, comme si mourir lui était encore plus familier que vivre. Il raconte le siège : « *nous couchions sous les murs de l'ennemi, et, du ciel et de la terre, la rosée des prés dégouttait sur nous, endommageant sans cesse nos vêtements et hérissant nos chevelures...* »

Agamemnon va revenir, mais quand? Au matin « *des cris d'allégresse retentissaient de tous les côtés de la ville* » : la chaleur a monté, on s'affaire, puise de l'orge dans les jarres, une odeur d'ail, approchent-ils? Les enfants sont partis guetter. Je dois aller à la poste du village. (Sur la route, en mobylette, ils ont tous, femmes, enfants, un casque à jugulaire qui, avec la vitesse, durcit les traits, accentue les arcades sourcilières déjà fortes, et fait de ces visages sans sourire un masque.)

Le roi, ce qui reste de sa suite, traversent la plaine : chars, chariots de butin, soldats dont les pieds s'accrochent à un sol pourtant reconnu, des nuées d'Argus — infimes papillons, ailes bleutées — s'envolent des flaques de boue entre les pas.

En Argos, on attend. Clytemnestre répète qu'elle avait bien raison de se réjouir lorsque « *le premier messager de feu... annonça dans la nuit... la destruction d'Ilion* » et qu'il faut aller dire à son mari qu'elle fut pour sa maison « *une excellente chienne de garde* ». Le héraut près du Coryphée (ils se sont accroupis?) avoue maintenant d'autres détails : Ménélas ne reviendra pas, une tempête nocturne, vagues levées, vaisseaux « *les uns contre les autres* », « *orage de grêle* », la mer couverte de cadavres et débris. « *Et maintenant, s'il reste encore des survivants, ils parlent de nous comme de morts, n'est-ce pas?* » D'un autre côté, le chœur chante la beauté d'Hélène, tendre pourvoyeuse de la mort (« *è yeu z'apportit qu'la misère* »). Je reviens et comme en chaque fin d'après-midi, je m'installe au potager : artichauts, buis, les oignons déjà sèchent. Non loin des murailles de la ville, surprises en l'air quelques pelles à vanner, est-ce l'heure où il arriva? (Ici moment où bat dans les étables, tel un poul, l'aspiration des trayeuses électriques.) Les porcs sur leur passage secouent du groin les portes pour avoir leur part de lait aigre. Agamemnon pénètre sur la cour balayée.

Il remercie les dieux et dit l'écrasement de Troie : « *Maintenant la fumée marque encore la place où la ville fut conquise...* » Cendre, vapeurs, poussière... de ce qui fut construit, entassement de temples, foyers, greniers, il ne reste déjà qu'une impalpable trace que le vent va disperser.

Clytemnestre accueille le roi en plaignant son propre malheur durant l'absence de l'époux. Elle évoque les fausses nouvelles, celles qui sautaient de bouche en bouche, entre les pierres et les broussailles, et qui grimpaient, murmures, jusqu'aux plus grandes salles du palais : « *Si cet homme avait reçu autant de blessures que la renommée en colportait ici, il aurait plus de cicatrices qu'un filet n'a de mailles* » (a-t-elle en main déjà, ou seulement dans l'esprit, ce filet qu'elle va jeter sur lui dans le bain?) « *et, s'il était mort autant de fois que le bruit s'en répandait, il pourrait se vanter... d'avoir revêtu un triple manteau de terre...* ».

Agamemnon refuse d'abord de fouler les broderies et la pourpre que Clytemnestre fait étendre devant ses pas. Il s'y résoud cependant, mais n'y avance que pieds nus. Il demande que Cassandre, « *fleur choisie dans l'amas du butin* », soit reçue avec lui et il entre dans le palais. Clytemnestre, sur le seuil, invite la prin-

cesse captive à prendre part aux ablutions. Celle-ci refuse de répondre. Est-ce parce qu'elle a « *un langage inconnu et barbare, comme l'hirondelle* »? Le chœur incite Cassandre à quitter le siège de sa carriole. Mais c'est là, dressée, que la prophétesse troyenne va voir, et faire voir au chœur, à travers les quelques instants qui les en séparent encore plus qu'à travers les murs, le meurtre d'Agamemnon dans la cuve, puis le sien, par Clytemnestre.

La reine revient en effet braver les vieillards (qui ont eu si peur d'intervenir) : « *Je l'ai enveloppé, comme un poisson dans un filet sans issue... je le frappe deux fois... il m'éclabousse de noires gouttes... cet homme qui, sans plus d'égards que pour la mort d'une brebis prise dans la foule de ses troupeaux laineux, a immolé sa propre fille, l'enfant chérie de mes entrailles, pour charmer les vents de Thrace... et elle aussi... sa fidèle concubine qui lui tenait compagnie sur le pont du navire. Ils ont tous deux ce qu'ils ont mérité...* » Elle tient encore, des deux mains, la hache. Couronné de sang, le roi mycénien gît dans les broderies où ses bras se sont empêtrés, « *ce tissu d'araignée* ».

Le chœur se lamente, tandis que déjà « *le destin aiguise sa justice sur d'autres pierres pour punir un autre forfait* ».

Quand Égisthe, à son tour, revendique l'idée du meurtre, le peuple lui promet malédiction et pierres. Il appelle ses gardes. Insultes et menaces. Clytemnestre l'entraîne, ils disparaissent à reculons. Les ombres, je m'en aperçois, viennent de gagner le potager. Livre, fauteuil plié, une salade à la main, je remonte vers la cuisine, ce qu'attendait le chat, assis sur les marches. Et quand je me retourne vers l'Ouest, dans un long rai de lumière qui traverse quelques rameaux de treille entre le haut du mur et le bas des arbres, comme chaque soir : une armée de moustiques, qui tournent ou qui combattent.

« *A son tour, un autre viendra nous venger, un fils qui tuera sa mère, et lui fera payer le meurtre de son père* », avait prédit Cassandre. Quelques années plus tard, devant le palais des Atrides, une grande bosse de terre figure la tombe d'Agamemnon, comme si l'on n'avait pas réussi à enfoncer cette mort dans le sol. Oreste qui s'était approché du tertre, se cache en voyant sa sœur Électre, suivie de choéphores, ou porteuses de libations.

Le chœur des esclaves troyennes explique : « *la Terreur... soufflant la colère du fond du sommeil, a fait retentir au fort de la nuit, du fond du palais, un cri d'épouvante et s'est abattue lourdement dans les chambres des femmes...* » Aussi les a-t-on envoyées vers la tombe du roi avec ces « *offrandes inacceptables* », mais « *peut-on racheter le sang répandu sur le sol?* ». Ne voit-on pas plutôt qu'il « *se fige sans s'écouler* » dans l'attente d'une juste vengeance? Quand Électre verse les libations qui, à leur tour, « *abreueront la terre* », elle demande aux divinités infernales de faire périr les assassins, conseillée pour ce vœu par les Troyennes, dont le parti intrigue (tellement attachées à leur jeune maîtresse, se souvenant que Cassandre aimait sans doute Agamemnon, ou souhaitant que le crime continue de ravager la maison qui les tient captives et même de quelque bouleversement espérant leur libération?).

Matin frais et ensoleillé. Des merles se posent tour à tour sur une touffe d'herbe et de nénuphars, au milieu du bassin, pour se jeter de l'eau sur les plumes. Ils s'ébrouent ensuite, se font sécher sur le rebord de pierre et s'y poursuivent. Je lis

les imprécations d'un groupe de femmes en noir autour d'un monticule. Du vent, là-bas? Voiles, paroles... Pourtant la chaleur s'accroît, la plaine se tait si ce n'est, très loin, quelques hennissements chez les éleveurs de cavales. Tremble dans la main d'Électre une boucle de cheveux qu'elle vient de trouver sur le sol, qu'elle veut croire... et la voilâ qui se déchausse, mesure à l'empreinte que fait son pied sur le sable une empreinte qu'elle assure être celle de son frère. Si peu de traces laissées par le piétinement humain sur terre, couche sans épaisseur lissée par la plante des pieds nus, chemins broyés sous les semelles. Aux endroits de l'usure, je souffle sur une poussière qui empêcherait ma paume de toucher juste où furent les pas.

Oreste quitte alors le coin du mur, ou l'arbrisseau (un gattilier odorant?), qui le dissimulait avec son compagnon Pylade et se fait reconnaître. Il dit qu'il est venu pour tuer. Bien que je n'entende rien au grec, moderne ou ancien, il est évident aussi que ce n'est pas en français que je crois ouïr ces paroles. La traduction permet étrangement de recevoir par l'intérieur ce que les personnages expriment, comme si à travers le temps je comprenais au seul mouvement des lèvres. Le frère et la sœur appellent leur père à l'aide : « *Que dois-je dire ou faire pour atteindre de si loin la couche où tu reposes?* » Oreste demande qu'on lui raconte le cauchemar de sa mère. « *Réveillée par la peur, elle se mit à crier. Alors mille flambeaux, éteints par les ténèbres, s'allument dans la maison pour éclairer la reine. Puis elle envoie ces libations funèbres...* »

Tandis que le chœur continue à clamer l'impudence de Clytemnestre (« *Entre ciel et terre jaillissent d'ardents météores, et les êtres qui volent et ceux qui marchent sur le sol peuvent parler des vents déchaînés en tempête... Mais qui dira l'audace...* »), Oreste cogne la lourde porte du palais et appelle l'esclave portier. Silence, même l'invisible fauvette. A Clytemnestre qui s'informe, il se dit étranger, arrivant, chargé de son bagage, de Daulis en Phocide, et annonce « *qu'Oreste est mort* ». Pour cette nouvelle on feint de s'émouvoir. La reine offre du repos : « *après un long jour de marche, il est temps que ces hôtes reçoivent les soins appropriés à leur fatigue.* » Leurs pieds nus sur les mosaïques (des inscriptions sur quoi l'on marche, « *doux sommeil* » dit peut-être l'une d'elles ainsi qu'à Emporion). Cette arrivée d'Oreste, couvert et presque protégé par la poussière du chemin, évoque l'espace que n'embrassait pas le regard même depuis les hauteurs d'Argos. La Phocide est au-delà du golfe de Corinthe, à traverser ou contourner, pour en venir à pied il ne faut pas qu'un jour, montagnes, pierraille, confins sans carte que gardent les corneilles mantelées. Puis de nouveau des crottes de chèvres, sentiers qui se dessinent, tessons, charbon de bois, orge, légumes, que la chaleur, dans l'instant, écrase. Sous ces pieds qui attendent l'hospitalité, ou qui en font semblant, traînent désertes des distances, horizons imaginés.

La nourrice d'Oreste, vieille femme au tablier cousu et recousu (« *je n'avais pas encore enduré pareille peine; car j'ai épuisé patiemment mes autres maux...* ») vient aussi d'apprendre que l'enfant d'autrefois (du lait, des langes, peines perdues) est mort. Clytemnestre l'a chargée d'avertir Égisthe afin qu'il vienne « *avec ses gardes en armes* » et là se place une intervention déterminante du Coryphée qui, pour une fois, agit : il insiste auprès de la nourrice pour que celle-ci dise au contraire à Égisthe de venir seul. La nourrice disparaît, couloirs, lingerie, cuisines. Égisthe arrive, savoir si l'étranger apporte une nouvelle sûre « *ou s'il parle sur la*

foi d'un bruit obscur », il pousse un cri, il meurt. Un serviteur appelle. Clytemnestre cherche sa hache, mais ses paroles sont attachantes : « *c'est moi qui t'ai nourri, je veux vieillir avec toi...* » Oreste, à qui Pylade rappelle l'oracle d'Apollon lui enjoignant de venger son père, entraîne sa mère dans le palais.

Revenu pour justifier son double geste, il annonce qu'il va se rendre au temple d'Apollon à Delphes, « *errant, banni, vivant et mort...* ». Il se croit soudain entouré de femmes en noir, « *ce sont les chiennes irritées de ma mère* », et, malgré les efforts du Coryphée pour le calmer (« *vous ne les voyez pas, vous; mais moi, je les vois* »), il s'enfuit, escaliers taillés dans le roc, dévale, cailloux qui roulent, charbons, vêtements pris aux épineux, sandales arrachées, poursuivi, « *ce ne sont pas des idées qui me tourmentent* », disait-il, genoux, son sang se mêle au sang qui l'a taché, très loin il marche, vers Delphes, dans la poussière.

La Pythie sort du temple d'Apollon en chancelant (« *une vieille qui a peur n'est plus rien* »), elle vient de voir au fond du sanctuaire un homme prostré entouré d'une « *troupe étrange de femmes* » qui sont « *noires et absolument dégoûtantes* », vêtues de haillons et qui « *ronflent en soufflant* ».

Dans le temple, Apollon incite Oreste à fuir encore pendant qu'il tient endormies les Érinyes, « *car elles vont te relancer à travers un vaste continent, partout où tu porteras tes pas errants...* ». Il conseille à son suppliant d'aller se faire juger à Athènes. En même temps, l'ombre de Clytemnestre essaie de réveiller la troupe des chauves-souris : « *Pourtant vous avez souvent léché mes dons, mes libations sans vin, sobres breuvages calmants, et les augustes repas que je vous offrais la nuit à mon foyer allumé, à une heure que ne connaissent pas les autres dieux...* » Grognement du chœur... « *en attendant, l'homme s'est sauvé et fuit au loin* ». Grognement du chœur. « *As-tu donc d'autre besogne que de faire souffrir?* » Le chœur aboie, il crie : « *Attrape, attrape, attrape, attrape! Attention!* » Clytemnestre : « *Tu poursuis la bête en songe...* » Enfin les Érinyes s'éveillent l'une l'autre. Elles s'en prennent à Apollon, qui les chasse : « *vous n'avez pas à vous froter à ce temple.* »

Immobile, les yeux fermés parfois, je nomme, par jeu, les sons qui se succèdent autour. Divers oiseaux, des chiens, volailles, voitures, travaux. Sur ma gauche, on aiguise une faux par un martelage lent et régulier. Vers l'avant, dans un champ que les haies dissimulent, une machine plie, rejette en bottes sèches, le regain de l'herbe. A ma droite l'air léger pénètre la maison, fenêtres et portes-fenêtres ouvertes. Tout près, brefs éclatements parmi les fleurs : la déhiscence des siliques.

L'Acropole d'Athènes (des capucines, j'oubliais de le dire, déposent imperceptiblement et trois par trois leurs graines sur la pierre chaude) : Oreste implore Pallas Athéna : « *ma souillure est maintenant émoussée; elle s'est usée au contact des hommes qui m'ont reçu dans leurs maisons ou rencontré sur les routes...* », « *le sang sur ma main somnole et s'efface...* ». Mais les Érinyes le rejoignent, elles tournent sur l'orchestra : « *cette fois, il est ici, tapi quelque part. L'odeur du sang humain...* » Elles lui promettent un châtiment : « *que je me rassasie sur toi d'une boisson amère. Et quand je t'aurai séché tout vivant, je t'entraînerai sous la terre.* »

Athéna entre dans son temple : « *J'ai entendu de loin une voix qui m'appelait.* » Merles bleus d'une roche à l'autre ou qui sifflent même en volant. Oreste reprend : « *Il y a longtemps déjà que ma souillure a disparu au contact d'autres maisons et sur les chemins de terre et de mer.* » Mains essuyées contre le grain et le lichen

des pierres, le coin des étables approchées, paumes corrodées par la saumure des ports, manteau râpé jusqu'à la trame au fond des barques ou sur l'écorce, sandales tordues par les déserts qu'on ne voit pas mais dont l'idée surgit alors qu'il n'y a là qu'un homme enlaçant une statue, un lieu ponctuel et dénué.

Athéna fonde un tribunal. Apollon y vient témoigner : « *Je n'ai jamais rien dit... qui ne fût un ordre de Zeus... je vous engage à y réfléchir...* » Par la voix du Coryphée, les Érinyes s'opposent aux jeunes dieux, Pallas et Apollon, ensemble sur le cas d'Oreste et sur le principe même des pouvoirs qu'elles veulent conserver : « *c'est toi qui as déchiré l'antique partage, en usant du vin pour tromper d'antiques déesses.* » Pallas ayant incliné la balance de cette nouvelle justice en faveur d'Oreste, qui est absous, les Érinyes (« *O sombre nuit, ma mère, vois-tu ce qui se passe?* ») s'agitent, menacent, grouillement noir : « *ah, je ferai peser mon courroux sur ce pays... de mon cœur sur la terre un venin... une lèpre mortelle à la feuille...* » Mais Athéna, qui vient de leur enlever le jugement des « *affaires de sang* », leur promet un séjour respecté, « *un foyer luisant d'huile* », si elles veulent bien rester en Athènes et protéger la ville. Mouvements de voiles, soupirs, elles frémissent encore : « *Ah, moi, avec mon âme antique, habiter ce pays...* » Pourtant les bras griffus s'abaissent, sous les douces paroles de Pallas, les Érinyes murmurent, se serrent, elles cèdent et finalement chantent pour la prospérité des arbres, des moissons, des brebis, des mariages et pour « *que jamais la poussière abreuvée du sang noir des citoyens, n'exige en sa colère ces repréailles qui causeraient la ruine...* ». Pallas, alors, vers un antre sous l'Acropole sans doute : « *je vais vous conduire à la lumière des torches éclatantes dans les lieux enfoncés et souterrains...* »

Oreste — il l'ignore — n'est pas quitte. Apollon l'envoie jusqu'en Tauride, à travers la Mer Noire toujours soulevée, plages, coquilles, chemins de terre dans l'invisible, tant d'aventures encore que la légende qui nous parvient s'en fait multiple.

La reine des Perses, veuve de Darius, confiait au chœur des anciens : « *j'ai peur qu'un démon puissant ne renverse du pied et ne couvre de poussière l'édifice...* » Cette poudre minérale, en effet, est venue et, plus encore que des batailles ou incendies, autels, colonnes, bousculés par les chevaux, du simple effritement de tout, et du vent. Parmi les pierres, foyers, débris de bols, phrases lacunaires, nous cherchons, comme une sculpture en creux, la trace des corps.

Une troupe de sansonnets — même robe grise et rutilante aussi — qui pépiait fort en haut du charme tout à coup se tait, puis s'envole, nuage d'ailes qui tourne, une seconde me cache le soleil, disparaît. Silence, soudain, sur le jardin. Je rouvre le livre, si peu de volume... Est-ce le chœur qui a tout inventé? poussé devant lui, fait monter à notre entendement ces personnages eux-mêmes gousses qui ouvrent en durée leur vie et déroulent des espaces éventés où, par leur voix lue, je touche la poussière? Athéna disait bien : « *La victoire est restée à Zeus, dieu de la parole.* »

Les citations sont tirées de la traduction d'É. Chambry (Garnier-Flammarion).